

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 16

Artikel: Nos bonnes gens
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198712>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Puis une bonne pensée lui venant :

— Ecoute, j'ai une de mes redingotes que je ne pourrai plus guère porter ; si tu la lui donnais ?...
— C'est cela. Tu peux partir tranquille. Je vais la lui faire endosser.

Un moment après, Frérot, flottant dans cette redingote deux fois trop longue pour lui, beaucoup plus petit que son gendre, un vieux chapeau haut de forme remplaçant sa casquette, oscillant sur sa tête embroussaillée, descendait l'escalier et gagnait la rue, puis le boulevard de la Chapelle.

Tout de suite, il entendait rire autour de lui.

Puis un gamin qui le croisa, cria :

— Tiens, le Juif-Errant !

— Mais non, remarqua un autre, ce doit être un échappé de Charenton.

Enfin, un troisième glapit :

— Eh ! dis donc, le vieux, défile-toi, ta redingote qui balalaie le trottoir... !

Frérot, baissant la tête, fila.

Ces gens avaient raison, en somme. Il sentait les pans de la redingote, à chaque pas, lui battre les mollets.

— En voilà une machine que m'a donné Valérie ! s'exclame-t-il.

Et comme il levait la tête, il vit devant lui, en haut d'une boutique, une pancarte sur laquelle, en grosses lettres, était écrit cet avis :

« Ici on fait toutes les réparations d'habits ».

— Ça fait bien mon affaire, songea Frérot. Puis-que Valérie m'a donné cet habit et qu'il ne me va pas, j'ai le droit de le faire arranger. Elle ne m'en voudra pas.

Il entra donc et, malgré sa simplicité d'esprit, finaud tout de même comme un bon paysan :

— Bonjour, la compagnie, dit-il à l'homme qui s'avavançait pour le recevoir, v'la ce que je voudrais : j'ai sur le dos une redingote qu'est trop longue. Vous ne pourriez pas me la rogner ? Vous auriez pour vous les rogneres en paiement.

— Mon Dieu, si, fit en souriant le tailleur, malgré que ce soit là un singulier marché et non dans les habitudes de ma maison.

Il prit ses ciseaux, fit lever les bras au vieux, puis, dans son intérêt, puisque les rogneres étaient pour lui, coupa la redingote presque sous les bras :
— Comme ça, vous ne serez plus gêné, remarqua-t-il.

— En effet, seulement, tout de même, vous en avez peut-être trop enlevé !

— Pas du tout... les costumes se portent ainsi à présent... C'est la dernière mode.

Le tailleur voyait à qui il avait affaire.

— Allons, à quéque chose près, j'suis pas difficile, moi, cria le vieux.

Et il sortit.

Les passants rirent de plus belle autour de lui.

— Y sont rudement gais, à Paris, murmura-t-il entre ses dents.

Mais, sans de grandes difficultés, il parvint enfin dans la rue Secrétan et trouva le comptoir d'Isidore. Celui-ci fut heureux de revoir un pays. On but force petits verres pour fêter sa visite.

Le soir, peu habitué à boire, le vieux se trouva complètement gris. Isidore l'invita à coucher chez lui, mais, malgré l'ivresse, il ne voulut pas accepter, gardant encore un peu de raison...

— Ah non, mon vieux, ma fille serait en peine.

Le marchand de vins se vit contraint de héler un fiacre, dans lequel il fit pénétrer Frérot. Puis il jeta au cocher l'adresse de Mornet que le paysan eût beaucoup de mal à donner.

Un quart d'heure après, la voiture s'arrêta à cette adresse. Le client ne descendant pas, l'automédon dut sauter de son siège. Il le trouva dormant à poings fermés. Il dut le secouer pour le réveiller ; puis, quand il fut sorti, il réclama les trente sous de la course.

— Trente sous, cria Frérot un peu dégrisé, eh ben, mon vieux... à Trifouilles, mon pays, on vous charrie pendant une demi-journée pour ce prix-là.

— Je ne m'occupe pas de votre pays. Donnez-moi mes trente sous !

— Jamais... Voulez-vous dix sous ?

— Trente, ou j'appelle la police !

— Quinze !

— Trente, espèce de pochard...

— Pochard, moi, crédié. Répétez un peu, voleur.

— Oui, pochard...

Un rassemblement s'était formé.

— Kss' kss', siffaient des gamins.

Un agent arriva. Le cocher expliquait que le client, au lieu de le payer, l'invectivait.

Heureusement Mornet, rentré de son magasin, ayant entendu du bruit dans la rue, ouvrit une fenêtre et cria aussitôt :

— Valérie ! c'est ton père qui fait encore des siennes.

Il descendit en courant et arriva juste à temps pour l'empêcher d'être emmené au poste.

Le vieux expliqua ses aventures à son gendre qui, furieux, lui jeta, en voyant sa redingote perdue :

— Mais vous êtes fou, ma parole !

(La fin samedi.)

Nos bonnes gens. — En éveillant les dormeurs attardés, le canon du 14 avril réveille également les souvenirs patriotiques. Moi, il m'a fait songer — pourquoi ? je l'ignore — à la modeste cérémonie d'inauguration du monument élevé, à Vidy, à la mémoire du major Davel, il y a deux ou trois ans de cela.

On était aussi en avril. Une grande foule, grande comme celle qui jadis accompagna le pauvre major à l'échafaud, remplissait toutes les routes conduisant à Vidy. Tout à coup, sur la route de Morges, apparemment les voitures dans lesquelles avaient pris place les autorités, les membres des comités et les invités. Sur le siège de la voiture du Conseil d'Etat, un huissier au manteau vert et blanc ; un huissier au manteau rouge et blanc sur le siège du carrosse municipal. Un tourbillon de poussière, dans lequel se jouaient les rayons du soleil, entourait, comme d'un nimbe, le cortège officiel.

« Maman !... maman !... regarde cet homme rouge, là-bas, sur cette voiture ! Qu'est-ce que c'est ? » s'écria un bambin en tirillant la jupe de sa mère. Et du doigt il désigne l'huissier de la commune.

— Mais, petit bobet, ne vois-tu pas que c'est le bourreau.

Le municipau et la salaïe ài z'ão.

Quand on a passé Paquière et que cliào qu'ont fè lào dou z'ans dè catsimo ont ètà reçus, on fà dein ti lè veladzo d'ão canton lè vezitès d'écoulès po vaire à quiet ein sont cliào qu'ont coumeniyi et po fèrè montà de n'écoula dein on autra lè pe éduquà et cliào qu'ont lo mi recordà.

Ti lè bouébo d'üssont po clià zeita sè revoudrè dè la demèinde po cein que lo menistre, lo syndico, lo greffier et on part dè municipaux saront quie po lào fèrè recità l'histoire et la grammère, montrà à la carta, tchiffrà d'ài règles, fèrè d'ài verbes et tot on commerço, après quiet marquont lè notès, font avanci d'on cran cliào qu'eim ont lo mè et laissont ein derra lè pe bètès.

Quand font cliào vezitès, cliào monsus dè la coumechon d'écoula ont coutema dè bailli condzi 'na vouarbetta à cliào bouébo et tandi que cliào gosses s'amusement on bocon pè vai la maison d'écoula, ie vont avouè lo régent et mimameint lè régeannès tant qu'ão pailo derra dè la pinta dè coumouna po rupà on part dè salaïès ài z'ão et baire cauquies litres que la coumouna offrè à cliào z'authorità.

A la vezita dè sti an, lo vilho municipau Brocan ètai dè la fèta et Rodo dè la pinta qu'est assebin municipau et que savai que Brocan amavè d'estra cliào salaïès ài z'ão, s'est decidà dè l'ài fèrè onna farça po fèrè recaffà ti cliào gaillà.

S'ètai met d'accoo avouè lo bolondzi po que mettè dein lo rebou, don lo revon dè 'na salaïe, on petit bet dè cordetta et dein la pata, à n'on carro, on bocon dè patta copaiè tot coumeint 'na trantse et avouè lè z'ão pè dessus, quand la salaïe fe couète, on sè sarai papi démaufià d'ão commerço.

Pè vai lè dix z'hàorès, cliào monsus et cliào régeannès s'aminont, lè salaïès ètiont dza su la trablilla et cheintiont ma fai destra bon.

— Ora quoui est-te que décopé ? fe lo Rodo ; l'est ào pe vilho compto ; allein l'onclio Brocan, vouaïque on coutè tot frais molà, copà pi quie ! Et l'ài montra la pliièce io iavai la cordetta.

Brocan eimpougnè lo coutè, mà lo diabblio, c'ètai clià pouéson dè revon io lo coutè ne poivè pas moodrè, avouè cein que lo Rodo l'ài avai onco bailli on coutè que ne copavè rein et ci pourrè vilho fasai d'ài veindzancès d'ão tonaire et d'ài sacremeints d'ão dianstre pè devant lo menistre et l'a falliu que l'ài aulè avouè lè duès mans po poi dépondre lo bocon.

Lè z'auto recaffàvant que d'ài sorciers dè vaire que chavè dinse po copà cé bocon et l'ài ein desiont dè totès lè sortès :

— Vo n'ài perein d'acquouet, l'onclio Brocan ! desà ion.

— Ia petètrè on où dein lo revon ! fasai on auto.

Adon quand la salaïe fe tota copaïe, lo Rodo boutè lè bocons lè z'ons après lè z'auto su on assièta et baillè à Brocan cé qu'avai la patta. Coumeint tot cé mondo avai eimpougni son bocon avouè lè quatro d'ài et lo p'adzo, lo vilho ein fe atant avouè lo sein.

Mà quand l'èut pliantà lè deints dedein, motta ! ne poivè pas ein dècrotsi 'na morse, rappo à la patta ; couchivè trevougni fermo avouè lè duès mans, toosai lo bocon, rein ne vegnà que lè z'auto ne poivont pas sè teni dè lo vaire terailli dinse clià salaïe. Tot parà, à foccè dè trevougni, l'èin dépond on bocon que sè met à recratchi su sa man et quand l'èut vouaiti bin adrai et que l'èut grattà lo dessus d'ão resto avouè son coutè, tràovè la patta que montrè ài z'auto ein lào deseint :

— Ne su pas mau èbaly se ne pù pas eintanà clià salaïe, vouaiti-vai se cé caion dè bolondzi n'a pas laissi la maiti dè son fordaï dein la pata !

L'arai falliu ourè quinnès recaffiès l'ont fè ; mà l'ont onco bin mè recaffà après, quand lo Rodo lào z'a tot racontà la farça ; assebin Brocan, dè la radze que l'avai contre lo Rodo, n'a pas remet lè pi à la pinte du cé dzo quie.

Passage interdit.

(Historiette lausannoise.)

« Bonjour, M. Tâtillon ! Vous n'avez pas l'air d'être dans votre assiette. Vous avez sans doute des appartements à louer, à voir l'écrêteau que vous portez sous le bras ?

— Vous êtes dans l'erreur, mon brave ! Lisez !

— *Passage interdit.* Qu'allez-vous faire de cela ?

— Eh parbleu ! le suspendre dans l'allée de ma maison, dont on fait un passage public.

— Mais, ne craignez-vous pas de faire connaître par cet écrêteau, à ceux qui l'ignorent, que votre allée ouvre un passage sur l'autre rue.

— Eh ! qui ne le sait déjà ? Quand je m'oppose au passage des gens qui n'ont rien à faire dans ma maison, ils me reprochent de ne pas avoir mis de défense.

— A votre place, je ne mettrais pas cet écrêteau.

— Chacun son idée. Chacun sait ce qu'il a à faire.

— C'est certain. Faites comme bon vous semble.

Au revoir, M. Tâtillon.

C'est à peine si mon voisin répondit à mes salutations ; il bouda et, pendant un mois, il ne mit plus les pieds dans mon magasin d'épicerie, lui qui, jusqu'alors, y venait chaque jour faire quelque emplette et tailler une bavette. Il revint enfin, sous prétexte d'acheter des allumettes.

Cet homme qui paraissait toujours mécontent avait cependant tout ce qu'il faut pour être heureux : une santé robuste, une fille charmante, qui allait être fiancée à un jeune docteur, et enfin il était propriétaire d'un immeuble donnant sur deux rues et d'un excellent rapport.

L'année précédente, toutefois, il avait eu la douleur de perdre sa femme, personne douce, intelligente et avenante. Depuis lors, il était devenu un peu bougon.